

LES AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

Qu'il est beau de voir la fumée
de sa propre cabane !
(Proverbe autrichien.)

CHAPITRE Ier

Ambitieuse Marion, l'honnête et pieuse servante du non moins honnête et non moins pieux Jean-Louis Ronan, marchand drapier dans la pittoresque ville de Saint-Cornély !

C'était bien le cas de s'écrier : Où l'ambition va-t-elle se nicher ?

Car en vérité si vous voulez, lecteur, avoir la vision des gens heureux dans leur obscure, mais solide position, allez acheter une douzaine de boutons, ou bien un écheveau de fil dans l'antique boutique de M. Ronan, sise rue du Rouet-d'Or, à Saint-Cornély.

La maison qui fait l'angle de la rue est demeurée ce qu'elle était quand elle fût bâtie sous Louis XIV, par un riche marchand de toiles de la ville.

C'est une bonne et solide maison qui ne prodigue pas les ouvertures et qui n'étale pas sur la rue sombre des vitrages étincelants.

Ce n'est pas l'élégant magasin moderne, c'est la boutique, l'humble et commode boutique telle que l'ont connue nos bons aïeux.

Elle est éclairée par un vitrage cintré à petits carreaux, à peine plus haut qu'une fenêtre ordinaire, mais beaucoup plus large, et ouvert par tous les temps. Sur le rebord extérieur en pierre sont rangées, lorsqu'il fait beau, quelques pièces de draps communs et de rouenneries. Une guirlande de boutons, de noirs tendue sur les épais abat-vents destinés à la fermeture de nuit, annonce que la mercerie fait aussi partie du commerce de M. Ronan.

L'enseigne est accolée à l'abat-vent. C'est une quenouille enfumée autour de laquelle s'enroule un ruban d'or sur laquelle se lit : *A la Quenouille de la Reine*. Du reste toute la ville et surtout toute la campagne connaissent la boutique de draperie de la rue du Rouet-d'Or.

On y monte par deux degrés de pierre, on y descend par le même nombre de degrés et, en passant par une porte étroite toujours ouverte, on se trouve dans une boutique spacieuse ornée à droite et à gauche de deux lourds comptoirs qui semblent avoir pris racine dans le dallage de pierre. Derrière le comptoir de droite sont empilées les pièces de drap et ce qu'on appelle encore les rouenneries. Il n'y a point là de draps lustrés et fins, mais des draps solides et de bonnes étoffes de laine fabriquées dans le pays.

Au-dessus de ce comptoir une baguette de fer tient suspendu à hauteur d'homme, un mètre solide à coins de cuivre. La mesure légale est là bien en vue ; mais toutefois sans porter préjudice à l'aune, l'aune antique, dissimulée dans un angle, à la portée de la main. Cela ne faisait mal à personne ; mais il y avait encore à Saint-Cornély des femmes qui savaient ce qui entraient d'aunes de draps dans leur jupe et qui n'auraient pas su compter les centimètres ajoutés au mètre pour lui donner la longueur voulue. Celles-là, leur choix fait, se dirigeaient vers le fond du comptoir, et le marchand avait le drap non sans un certain mystère.

Tous les jours d'ailleurs ces clientes-là allaient diminuant, et leur coiffe couvrait toujours des cheveux gris.

L'autre comptoir est orné de larges balances de fer blanc à chaînes de fer, et les casiers appliqués contre la muraille contiennent les mille objets de mercerie employés pour les costumes campagnards. Car la clientèle de la Quenouille est surtout composée de

ruraux, et les jours de foire et de marché, il y a des gens qui font queue dans la rue.

Le jour où nous y pénétrons, la vente est des plus actives. Hommes et femmes font leurs emplettes ; mais ce sont surtout les femmes qui examinent, choisissent et marchandent.

L'homme est présent, car c'est lui qui tient la bourse, et tandis que sa femme palpe, mesure et assortit, il reste debout gravement jusqu'à ce que le moment soit venu de tirer de la poche de sa veste la bourse de toile qui contient l'argent.

Au comptoir de draperie c'est M. Ronan lui-même qui sert la pratique, surtout quand celle-ci réclame la mesure à l'aune. C'est un petit homme de soixante ans passés, au teint fleuri, à l'œil vif encore sous ses sourcils grisonnants. Né d'honnêtes mendiants, il a fait sa pelote à force de travail, d'économie et aussi grâce à un goût endiablé pour le commerce. Cela était né avec lui, il a commencé à douze ans en vendant des châtaignes qu'il allait cueillir sur les chemins, et il a continué en se promenant à 18 ans par les campagnes une boîte de bois sur le dos. Et franchement, après ces débuts être devenu un bon bour-

était là, joyeux, causeur, alerte malgré son embonpoint et vous enroulant une énorme pièce de drap avec une adresse peu commune.

A l'autre comptoir, à celui des boutons, du fil, des épingles, se trouvait sa femme, digne matrone coiffée à la mode du pays ; mais affligée d'un embonpoint qui l'obligeait à recourir aux services d'une jolie enfant de douze ans qui allait et venait comme un oiseau sur l'échelle à l'aide de laquelle elle atteignait aux petits paquets demandés par la bourgeoisie.

Du reste, en leur qualité de commerçants de la vieille roche, les Ronan n'admettaient pas qu'on se pressât dans la vente. Chacun était servi posément, à son tour, et le client qui n'était pas content d'attendre, dame ! il n'avait qu'à s'en aller.

Personne n'était élevé la voix pour le retenir.

Entre marchands et acheteurs régnait la bonhomie cordiale que la politesse fatigante ou l'impertinence, plus vulgaire encore, ont remplacée.

Il y avait parmi la société distinguée de Saint-Cornély, des gens qui venaient acheter rue du Rouet-d'Or, rien que pour voir comment se pratiquait le commerce dans le bon vieux temps. Et on avait

raison de se presser, car le chemin de fer venait d'amener à Saint-Cornély ses agitations, sa fumée, ses étrangers, ce monde moderne qui sort tout paré des flancs de ses wagons, comme Minerve sortait tout armée de la tête de Jupiter.

Mais revenons à la description de la boutique de la Quenouille de la Reine, à laquelle l'ornement principal des magasins actuels si petits qu'ils soient, la caisse, manquait absolument. Un grand livre était placé tout simplement sur chaque comptoir qui possédait en outre une ouverture creusée dans le bois. Par cette ouverture correspondant à un vaste tiroir tombaient un à un les sous, les écus de cinq francs et les napoléons d'or.

Le soir venu, Ronan, ou à son défaut Marion, sa fidèle domestique, venait ouvrir ces tiroirs, jetait le contenu à poignées dans un sac de toile et reportait le sac dans la chambre de son maître. Et ce n'était pas le moindre plaisir de M. Ronan de faire une fois par semaine le triage monétaire à l'aide de sa femme, de sa fille et de Marion, surnommée Faraude, à cause du bon air qu'elle avait dans ses habits du dimanche.

On n'a pas la fièvre du million en province, là où la tête n'a pas encore tourné sur les épaules, mais on ne dédaigne pas l'argent, et le son sourd des gros sous tombant en cascade est lui-même d'une incomparable harmonie à l'oreille du petit marchand.

A chaque comptoir la vente allait son train ; mais ce jour-là était un jour de simple marché, et la boutique n'était pas prise d'assaut comme aux grands jours. Bientôt même elle se désemplit peu à peu, et après deux heures il ne s'y trouvait guère qu'une demi-douzaine de femmes. Le coup de feu était passé, et le marchand épongeait son front chauve, tandis que les dernières clientes drapaient sur leurs épaules, pour les essayer, les petits châles éclatants, lorsque son visage épanoui devint plus joyeux encore en voyant un prêtre franchir le seuil de sa boutique.

—Eh ! monsieur le curé, vous voilà donc venu à la Quenouille pour vos emplettes ? dit-il en se levant, vous arrivez bien. J'ai reçu hier une pièce de drap d'Elbeuf qui sera joliment bon pour les soutanes, et j'espère bien que vous me donnerez votre pratique, cette fois-ci, que je me lance dans le beau drap.

—M. Ronan, ma pratique est mince, répondit le prêtre qui avait, sous une magnifique chevelure blanche, le visage le plus bienveillant du monde, et qui jeta un coup d'œil expressif sur la soutane râpée qui se collait sur son corps ascétique.

—Bah ! monsieur le curé, il vous faut bien une soutane de temps en temps.



Il a frappé notre vieux sacristain. (Voir page 6.)

geois de la ville de Saint-Cornély, posséder la plus solide maison de la rue du Rouet-d'Or et avoir en magasin pour trente mille francs de marchandises sans compter le fonds de roulement, c'était un assez beau résultat, surtout lorsqu'on pouvait ajouter, tout à fait à son honneur, que cela avait été gagné loyalement, consciencieusement, en livrant toujours de la marchandise marchande comme disent les contrats. De plus, il était resté assez bon chrétien pour qu'il pût faire réciter le front haut à ses enfants cette réponse de catéchisme qui dit que vendre à faux poids et à fausses mesures est un péché qui ressortit du commandement de Dieu : Biens d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient.

Quand M. Ronan écoutait expliquer ces choses dans la chaire, cela ne lui échauffait pas les oreilles, sa mesure avait toujours été bonne, et que ce fût au mètre ou à l'aune qu'il mesurait le drap, la pratique pouvait être sûre qu'il ne ferait pas tort de la largeur de son pouce. Ce que tant d'autres se donnent par l'injustice, il se l'était acquis par le travail. Il